

DE L'UN-UN ET DE L'UN-ÉTANT DU PARMÉNIDE SELON DAMASCIUS

SAID BINAYEMOTTASH

*Department of Philosophy
Ispahan University, Iran*

L'Un de la première hypothèse, selon Damascius, est Un-tout (πάντα ἓν).¹ Encore est-il nature universelle (παντοφύης).² Tout vient donc de lui et tout va à lui.³

Mais l'Un, s'il est tout, n'est pas moins détaché de toutes choses. En fait, il doit sa complétude à sa nature simple.⁴ Bien que sa source, la simplicité de l'Un exclut néanmoins la Totalité. Il, "ne se compose pas en un même système avec le tout".⁵ Transcendant, l'Un est aussi inconnaissable. Alors comment le nommer, car il est sans nom?⁶

Ainsi décrit, l'Un damascien peut nous donner l'impression de ressembler, trait par trait, à l'Un-un. "Il n'est même pas un, dit Platon", affirme Damascius.⁷ Mais détrompons-nous Un-tout, nature universelle et source de tout, l'Un de la première hypothèse n'est pas cependant aux yeux de Damascius l'absolument Ineffable. Alors qu'est-il?

L'Un-un, selon Damascius, est le sommet des plusieurs,⁸ et leur couronnement.⁹ Alors on peut bien s'attendre qu'il soit connaissable. Mais il n'en est pas ainsi: "...il n'est pas connaissable, ni même nommable, car il serait par là plusieurs...".¹⁰ L'Un-un, s'il n'est pas l'ineffable au sens absolu, n'a pas

¹ DAMASCIUS, 1964, p. 136.

² DAMASCIUS, 1964, p. 8.

³ DAMASCIUS, 1964, p.4-5.

⁴ DAMASCIUS, 1964, p. 7.

⁵ DAMASCIUS, 1964, p. 7, § 2.

⁶ DAMASCIUS, 1964, p. 7-8, 12-13.

⁷ DAMASCIUS, 1964, p. 12-13.

⁸ DAMASCIUS, 1964, p. 3.

⁹ DAMASCIUS, 1964, p. 11, § 4.

¹⁰ DAMASCIUS, 1964, p. 8.

moins les mêmes attributs.

Mais si l'Un partage les mêmes propriétés avec l'ineffable, en quoi réellement se différencie-t-il de lui? Bien avant nous, cette question devait embarrasser Damascius lui-même. Aussi, une fois reconnu le caractère inconnaissable de l'Un, il déclare: "Quoi donc, alors cherchons-nous encore quelque chose au-delà de l'Ineffable? Non, Platon s'est servi de l'Un comme d'un moyen Terme pour nous amener ineffablement à l'ineffable... à l'ineffable au-delà de l'Un ..."¹¹ L'Un de la première hypothèse se trouve ainsi réduit à un moyen terme, survenant entre l'Ineffable et les plusieurs.

Mais alors nous trouvons-nous, à présent, devant deux principes également ineffables, assortis aux mêmes négations? Enigme! Comment la résoudre? Damascius, en effet, donne ici une interprétation, fort originale, de l'Un de la première hypothèse: à ses négations il reconnaît, paradoxalement, une valeur positive et les perçoit en termes de multiplicité.

Aussi, une fois précisé sous quel rapport l'Un est connaissable et sous quel rapport inconnaissable, Damascius déclare: "Cependant il y a en lui multiplicité, car il est ineffable, inconnaissable, incoordonnable, non posable..."¹² Or, c'est bien au prix de telles transformations que l'Un-un se trouve enfin dépassé.

L'Un-un n'est donc pas vraiment ineffable. Le vrai ineffable, selon lui, ne se prête point au dire. Il est "Rien".¹³ Et de Rien, il n'y a nul discours. Songeons-nous à le savoir, et nous voilà aussitôt au bord de l'abîme. Or de "celui-là"¹⁴ ne parle que le silence.¹⁵ Dès lors, sa quête est impossible. Elle révèle notre impuissance. La pensée de l'ineffable se rétracte face à l'évidence de nos limites.

Cependant, une question ne cesse de nous tenter. Quel bon vent enfin dirige Damascius le Diadoque dans cette voie? Quelles motivations divines éveillent-elles en lui cet ardent désir? Pourquoi vouloir transcender à tout prix l'Un de la première hypothèse? Aussi bien l'envergure du commentateur que la grandeur du texte légitiment cette question. Alors relevons le défi, essayons d'y répondre.

De quelle manière qu'on l'appelle, sommet des plusieurs, ou nature

¹¹ DAMASCIUS, 1964, p. 13. Soulignement est de nous.

¹² DAMASCIUS, 1964, p. 66.

¹³ DAMASCIUS, 1964.

¹⁴ DAMASCIUS, 1964, p. 16.

¹⁵ DAMASCIUS, 1964.

universelle, l'Un n'est pas le principe le plus auguste. Pourquoi? La question est d'importance, et voici en quels termes Damascius la pose lui-même:

...Et d'où viendrait-il qu'il y eût quelque chose au-delà de l'Un? Car les plusieurs n'ont besoin de rien autre que l'Un? C'est pourquoi l'Un seul est causant des plusieurs...¹⁶

Causant des plusieurs, l'Un est aussi ce dont nous possédons la notion la plus simple¹⁷. Raison de plus alors pour nous arrêter à lui dans notre quête du premier principe. N'est-ce pas?

Mais Damascius de nous avertir:

Si l'on objectait que nous n'avons aucune notion, aucune idée plus simple que l'Un, comment se ferait-il que nous pouvons pressentir quelque chose au-delà de ce dernier concept, de cette dernière notion? Et si l'on persistait dans cette affirmation continue nous pardonnerions à son auteur la difficulté qu'il nous oppose; car c'est en effet une pensée inaccessible que nous sommes incapables de formuler.¹⁸

Même, à leur degré suprême, la simplicité et la causalité ne suffisent pas dès lors à fonder le principe réellement premier. Ce "quelque chose" qui est au-delà de l'Un n'est pas ainsi le principe le plus simple, ni la cause suprême.

Car le simple et le causant, s'ils qualifient l'Un, ne l'inscrivent pas moins dans un rapport de relativité et de dépendance. N'entendons-nous pas le plus simple relativement au composé, le causant relativement aux plusieurs qu'il engendre? L'Un implique donc la relativité. Principe premier, il est cependant loin d'être affranchi de toute relation. Tandis que, l'absolument Premier, "vérité sublime", est aussi ce qu'il y a au monde de totalement affranchi.

L'Un de la première hypothèse est, certes, au-delà de tout ce qui a trait aux plusieurs; le plus simple, il est aussi placé avant les composés;¹⁹ il plane encore au-dessus de toute opposition.²⁰ Cependant, bien que "causant purement causant",²¹ l'Un est loin d'être le principe le plus auguste. Ce dernier, en effet, se dérobe à "la prise de toutes nos pensées et de toutes nos

¹⁶ DAMASCIUS, 1964, p. 9.

¹⁷ DAMASCIUS, 1964, p. 10.

¹⁸ DAMASCIUS, 1964, p. 10, § 3.

¹⁹ DAMASCIUS, 1964.

²⁰ DAMASCIUS, 1964, p. 11.

²¹ DAMASCIUS, 1964, p. 10.

conceptions”.²² Or “...ce qui, en s’élevant en haut, échappe toujours à nos pensées, est plus digne de notre vénération que celui qui est plus à notre portée... et cela c’est Rien...”²³

Lié à cela même qu’il engendre, l’Un en dépend. C’est bien pourquoi le principe réellement premier est celui que ne meut nul besoin. Mais cela vaut aussi de l’Un, objectera-t-on. Car, il est des cas où l’Un se montre sans besoin. Objection prévenue, déjà, par Damascius:

Mais, dira-t-on, dit-il, voici des cas dans lesquels, l’Un sera absolument sans besoin; car l’Un, réellement un, n’a pas besoin de ce qui vient après lui pour être (car il est par soi et à part soi), il n’a besoin ni du pire ni du meilleur qui est en lui-même (car il n’y a rien en lui, hormis lui-même), et il n’a pas même besoin de lui-même. Il est Un, l’Un qui ne se dédouble pas, même par rapport à lui-même; car, dans le réellement un,²⁴ il ne faut pas parler d’un rapport à soi-même, car il est absolument simple...

Que nous apprend l’argument tiré du principe de besoin? Le besoin implique le manque, et son absence, la plénitude. Dès lors, est pleinement ce qui est sans besoin. Or à l’Un rien ne manque. Réellement Un, il n’a pas besoin de ce qui le suit. L’Un est à tel point à l’écart des besoins qu’il n’a même pas de “rapport à soi”. Alors un tel principe s’il n’est pas “causant de tout”, “absolument premier de tout”, “le plus sans besoin de toutes choses”, que serait-il autre?

Cette objection, bien que pertinente, ne tient pas cependant face à l’exigence métaphysique de Damascius. Elle tombe. Car le Diadoque transforme les signes de plénitude de l’Un en marques de besoin:

Mais, dit-il, si cela est vrai, si tous ces caractères appartiennent ainsi à l’Un, même alors il aura besoin des choses qui viennent après lui, du moins de celles que nous lui ajoutons, de quelque façon qu’on les lui attribue. Car le principe est et est dit le principe des choses qui viennent du principe, le causant, le causant des choses causées, et le premier, le premier des choses qui lui sont subordonnées...²⁵

Pour l’Un, tout est ainsi lié à tout le reste. Même le plus simple, il

²² DAMASCIUS, 1964, p. 11.

²³ DAMASCIUS, 1964, p. 11-12.

²⁴ DAMASCIUS, 1964, p. 43.

²⁵ DAMASCIUS, 1964, p. 44.

l'est parce qu'il est au-dessus des autres.²⁶ Est-il le plus puissant, le bien, le désirable et le sauveur, il est tout cela, grâce aux choses qui subissent sa puissance, aux choses "conservées et désirées".²⁷

On voit ainsi comment ce qui fait de l'Un un principe sans besoin, le subordonne en même temps aux choses qui viennent de lui, "... parce qu'il est seulement Un, il est la chose qui a le moins de besoin, il est le principe premier et la racine inébranlable de tous les principes".²⁸ La force de l'Un se retourne ainsi contre lui-même:

Mais par là même qu'il est principe, de quelque manière qu'on l'entende, et la cause première de tout, désirable à tout et fondé avant tout, par la même on doit se le représenter comme ayant besoin des choses pour lesquelles il est (désirable, cause, etc.). Il a donc, si l'on peut dire, une trace la plus haute possible de besoin...²⁹

L'Un succombe aux exploits de sa propre puissance. De cela, Damascius n'est pas sans avoir conscience:

Mais le raisonnement, dit-il, paraît ici se détruire. Car, en tant qu'un, il est sans besoin mais en tant qu'il est principe il a des besoins...; il a des besoins en tant que produisant les autres et les anticipant, c'est même là le caractère propre de l'Un.³⁰

Sur l'Un Damascius porte ainsi double regard. Celui qui le parcourt en allant du multiple à l'Un, et celui qui chemine en sens inverse, fixant l'Un en tant qu'il est Un. Mais il est cependant égal, d'où nous partons, car l'Un, à l'en croire, restera toujours lié au multiple. D'où le besoin de rechercher un principe absolument indépendant.

L'embarras que nous réserve la doctrine de Damascius est ainsi

²⁶ DAMASCIUS, 1964.

²⁷ DAMASCIUS, 1964. En tout cela se reconnaît aisément le Souverain Bien de la *République*.

²⁸ DAMASCIUS, 1964.

²⁹ DAMASCIUS, 1964, Un point de divergence entre, d'une part Damascius, et d'autre part, Platon et Proclus mérite ici d'être signalé. Pour Platon le Monde est le produit de la bonté divine. "Or dieu étant bon et exempt d'envie a voulu que tout soit le plus possible semblable à lui-même" (*Timée*, 29 e). Pour Proclus "la bonté des dieux n'est ni une forme ni une disposition, mais elle est la plénitude de ce qui se suffit divinement à soi-même et de la puissance divine par laquelle les dieux emplissent les êtres de biens". (*Théo Plat.* I., III, p. 101, 5-12) Damascius, fort paradoxalement, découvre "une trace la plus haute possible de besoin" là où ses prédécesseurs ne voient que pure suffisance, pure bonté et pure puissance.

³⁰ DAMASCIUS, 1964, p. 44-45.

non-négligeable, il est même d'autant plus grand que la distinction entre l'Un-un et l'Un-étant s'estompe dans ses analyses, si elle n'en disparaît complètement.³¹ Par là même, les négations de la première hypothèse perdent leur raison d'être; elles deviennent, en se transmuant, des propriétés positives: "... il y a en lui (l'Un), dit Damascius, multiplicité. Car il est ineffable, inconnaissable, in coordonnable, non posable...".³² L'Un de la première hypothèse, lu et interprété par Damascius, s'avère ainsi pourvu de parties. Alors tout ce que Platon niait de l'Un et expulsait hors lui, l'investit à nouveau. Réintégrant la multiplicité, l'Un est alors défini comme le sommet des plusieurs, le principe de tout.³³

Que l'Un soit au-delà de l'être, qu'il se différencie de l'unifié (l'être participé par l'Un),³⁴ Damascius en convient aisément.³⁵ Mais il ne demeure pas moins cependant l'Un. Car Platon, s'il nie le nom, le concept et la connaissance de l'Un, ne nie pas l'Un lui-même, "... il ne nie nulle part et nullement l'Un qui est au-delà de tous ces principes".³⁶ Et ce point est remarquable. Car laisser subsister l'Un lui-même, c'est le croire, en dernière analyse, comme un principe connaissable. Plus encore, l'Un, s'il est un, recèle une pluralité dont il marque justement le sommet. C'est bien pourquoi Damascius nous rappelle, avec insistance, que si Platon nie que "l'Un soit, il ne nie pas l'Un et cette négation même, il la nie".³⁷ Or appeler l'Un, un, le rend paradoxalement multiple.

L'interprétation de l'Un-un par Damascius va visiblement à l'encontre de la doctrine platonicienne. Damascius, lui, plurifie l'Un-un. Platon évite de l'unifier. Autre point de divergence: le rapport de l'Un à l'être. Avec Damascius, en effet, la non-participation à l'être, point capital, cesse de garantir à l'Un son ineffabilité, donc sa transcendance. Or de Platon à Damascius le rapport de l'Un à l'être subit un bouleversement radical. Car Platon et Damascius, s'ils n'ont pas la même conception de l'Un, n'adhèrent pas non plus à la même doctrine de l'être. Là-dessus leur divergence est même fondamentale. Aussi, afin de voir plus clair en ce point capital, envisageons

³¹ En effet, le principe premier, tel que Damascius le conçoit, présente les mêmes traits distinctifs qui définissent l'Un-étant face à l'Un-un.

³² DAMASCIUS, 1964, p. 66.

³³ DAMASCIUS, 1964, p. 64-65.

³⁴ DAMASCIUS, 1964, p. 63-64.

³⁵ DAMASCIUS, 1964, p. 65.

³⁶ DAMASCIUS, 1964.

³⁷ DAMASCIUS, 1964.

d'abord la notion de l'être chez l'Un et chez l'autre de nos philosophes.

La conclusion du *Parménide* nous est connue: si l'Un n'est pas, rien ne serait. Le Dialogue, de ce fait, se divise en deux parties: l'Un purement un et l'Un-qui-est. Dès lors tout ce qui est doit son existence à l'Un participant à l'être. Cela vaut tout d'abord de l'Un lui-même. Face à l'Un-un défiant l'être, l'Un qui y participe. C'est bien pourquoi l'Un véritable est aussi l'Un dépourvu de parties. Car avoir des parties, c'est aussi participer à l'être. L'irruption de l'Un dans l'être est donc déterminante chez Platon. Aussi, tant qu'il est en divorce avec l'être, l'Un peut se dire absolument ineffable et coupé des plusieurs.

Il en va tout autrement de l'Un, selon Damascius. Lu et interprété par ce dernier, l'Un, pour être le sommet des plusieurs, se trouve déjà en contact avec l'être. Il est ainsi participable sans participation. La percée de l'Un dans l'être ne se présente plus dès lors comme ce passage obligé qui, dans le *Parménide*, engendre l'Un-qui-est. Le rapport de l'Un à l'être cesse d'être ainsi celui de la participation.

La conception damascienne, pour être originale, bouleverse de fond en comble les termes dans lesquels s'élabore la doctrine platonicienne de l'Un. Revenons à l'un des aspects fondamentaux de sa doctrine, afin de mieux la saisir.

Le plaçant à la limite extrême de l'univers platonicien, Damascius perçoit l'Un comme le principe de tout. C'est bien pourquoi Platon, selon lui, s'en contente et n'en cherche plus un autre.³⁸ C'est l'ampleur de l'Un, comme principe premier qui, toujours selon Damascius, dispense Platon de mener une nouvelle quête. Car l'Un, pour être ineffable, n'est pas "le principe des raisonnements, ni des connaissances, ni des animaux, ni des êtres, pas même des Uns, il est purement le principe de tout..."³⁹

Au regard de Damascius, l'Un se révèle ainsi égal à un principe suprême. Pour être véritablement tel, l'Un est ainsi au-dessus de nos pensées.⁴⁰ Insaisissable, il défie alors toute démonstration. Aussi Platon ne tente-t-il pas de le démontrer. Il se contente simplement de dépouiller l'Un de toutes choses, excepté, bien entendu, l'Un lui-même.⁴¹ Car, poursuit, Damascius, "à la fin il nie que l'Un soit, il ne nie pas l'Un et cette négation même il la nie; il nie le nom, le concept, la connaissance, il ne nie pas l'Un"⁴²

³⁸ DAMASCIUS, 1964, p. 64-65.

³⁹ DAMASCIUS, 1964, p. 65.

⁴⁰ DAMASCIUS, 1964.

⁴¹ DAMASCIUS, 1964.

⁴² DAMASCIUS, 1964.

La question surgit d'elle-même, quelle difficulté la démarche platonicienne pose-t-elle précisément à Damascius? Pourquoi le déroutent tant la subsistance de l'Un? Parce que, si en niant toutes choses de l'Un, nous gardons néanmoins l'Un lui-même, alors dire "l'Un", comme Damascius l'entend serait dire "quelque chose". Alors on a beau nier tout de l'Un, il reste néanmoins, en quelque sorte, déterminé.

Par conséquent l'Un n'est plus réellement ineffable. Est-il au-delà de tous les principes, il n'est pas cependant absolument premier. Damascius n'envisage plus, de surcroît, l'Un relativement à l'être, mais en relation avec les plusieurs. Au rapport de l'Un à l'être, se substitue ainsi celui de l'Un aux plusieurs.

Interprète de la doctrine platonicienne de l'Un, Damascius n'en modifie pas moins, nous l'avons vu, les fondements. La fin du *Parménide* est ici parlante.

Donc, dit Parménide, à tout résumer en ce mot: si l'Un n'est pas, rien n'est, nous parlerions avec justesse? Avec une rigoureuse justesse.⁴³

Si maintenant, selon Damascius, les choses surgissent, sans que l'Un prenne part à l'être, nous ne parlerions plus avec justesse, si nous disions avec Parménide: "si l'Un n'est pas, rien n'est". La substitution du rapport de l'Un au multiple à son rapport à l'être, tel se présente le changement qui distingue les deux doctrines. La conception de l'Un, reprise et redéfinie par Damascius, cesse d'être liée à celle de l'ousia.

De cette dissociation quelles sont les conséquences pour l'Un et pour l'être? Analysons d'abord le déploiement de l'être sans l'Un, puis celui de l'Un sans l'être.

La notion de l'être chez Platon se signale par son indéniable complexité. Le *Parménide* en témoigne, aussi bien que le *Sophiste*. Essentiellement lié à l'Un-étant selon la deuxième hypothèse du *Parménide*, l'être dans le *Sophiste* est le premier des cinq genres suprêmes. Mouvement, repos, même et l'autre lui doivent ainsi leur existence. L'ampleur de l'être est aussi grande que son rôle est multiple et souple son mouvement.

Avec Damascius, cependant, la position de l'être se modifie profondément. Alors, cessant d'être participé par l'Un, l'ousia s'érige en un degré d'être, venant ainsi en deuxième place après l'Un. En sa nouvelle position,

⁴³ Le *Parménide*, 166 c.

il s'appelle, l'unifié: "Mais si l'être est l'unifié, il sera le second au-dessous de l'Un, puisque c'est parce qu'il participe à l'Un qu'il est devenu unifié..."⁴⁴. Car, poursuit Damascius, "si l'être est antérieur à l'Un, il ne participe pas à l'Un, il sera donc uniquement pluralité et une pluralité infiniment infinie."⁴⁵ L'être damascien est alors, à proprement parler, l'unifié; c'est-à-dire pluralité infinie participant à l'Un. D'où son unité.

En face de l'Un-un, surgit ainsi l'Un-sommet, en face de l'Un-étant, l'unifié. La transformation n'est pas donc négligeable: entre l'Un-sommet et l'unifié la différence semble alors celle d'un degré.⁴⁶ Le principe de participation, quant à lui, s'il se maintient, opère en sens inverse: il va de l'être (l'unifié) à l'Un.

Décisif, le renversement damascien ne cherche cependant pas à nous apporter un discours original sur l'être. Il jaillit, au contraire, sur fond d'une nouvelle conception de l'Un. La modification du sens de l'être l'indique clairement, aussi bien que celle du sens de la participation.

En son application platonicienne, le principe de participation s'avère lié au paraître. C'est bien ainsi que l'Un-un surgit dans l'être. En la deuxième hypothèse, la participation est réciproque entre l'Un-étant et les Autres. Dans le *Sophiste*, également, les genres sont parce qu'ils participent à l'être. Principe charnière, la participation joue ainsi à plusieurs niveaux.⁴⁷ Damascius n'en retient cependant qu'un seul. Celui précisément qui l'amène à inscrire l'Un et l'être au sein de la même hiérarchie.⁴⁸

Pluralité unifiée, l'être, s'il s'évade de son rôle fondamental, perd aussi de son ampleur. Alors sa signification se restreint. Après l'être, qu'advient à l'Un?

Le renversement damascien tend, nous l'avons dit, à privilégier le rapport de l'Un au multiple sur son rapport à l'être. Ce qui induit à concevoir l'Un en fonction du multiple. C'est bien la raison pour laquelle l'Un, aussi transcendant soit-il, ne peut cependant s'affranchir rigoureusement du multiple; étant le sommet des plusieurs et leur-causant.

Nous pouvons maintenant mieux comprendre l'insistance avec laquelle Damascius déclare: "Platon a beau nier que l'Un soit, il ne nie pas l'Un". Car l'Un, même s'il n'est pas, reste en contact des êtres. Il cesse, alors,

⁴⁴ DAMASCIUS, 1964, p. 63-64.

⁴⁵ DAMASCIUS, 1964.

⁴⁶ DAMASCIUS, 1964, L. II, p. 215.

⁴⁷ En un certain sens, Platon se montre sensible au jaillissement des êtres, Damascius, lui, à leur existence.

⁴⁸ L'être ainsi identifié à la pluralité, rappelle au vrai les Autres, tels qu'ils apparaissent en la deuxième partie du *Parménide*. Or comme l'être chez Damascius, les Autres sans l'Un se trouvent, eux aussi, infinie pluralité.

d'être l'Un-un. C'est bien pourquoi la manière dont Damascius interprète les négations de la première hypothèse, en fait des propriétés positives. De l'Un au multiple, il y a désormais continuité.

Il n'est pas alors surprenant si Damascius, après avoir confondu les deux acceptions de l'Un, aspire à les surmonter. Alors, au-delà de l'Un, il placera Cela même qu'il faut, dit-il, "adorer par un silence absolu, et plutôt encore par une ignorance absolue..."⁴⁹ Aucun nom ne peut le dire. "Rien"⁵⁰ ou "Celui-là",⁵¹ telles se présentent les seules appellations par lesquelles nous sommes capables de le nommer.

Il ne suffit pas donc de surmonter l'être, afin de pouvoir nous élever jusqu'au Rien. Encore faut-il dépasser l'Un lui-même. Autant dire, l'appropriation damascienne des concepts fondamentaux de Platon, devait naturellement le conduire sur la voie qui mène au-delà de l'Un.

Une question cependant. Quand Platon parle de «Bien» ou de «Beau», qu'appelle-t-il au juste par ces mots? Impuissant à dire ce qui l'émerveille, ne s'exclame-t-il pas alors: ô Beau ô Bien? En passant par le Beau, Bien et Rien, ne feraient-ils pas un?

En résumé, à en croire Damascius, l'Un de la première hypothèse n'est pas l'Ineffable absolu. Bien au contraire. Sommet des plusieurs, il se présente comme un moyen terme entre *Cela* et le Multiple.

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

DAMASCIUS. *Problèmes et solutions touchant les premiers principes*. Traduction de A.-Ed. Chaignet. 2ème. éd. Bruxelles: Culture et Civilization, 1964. v.1.

⁴⁹ DAMASCIUS, 1964., L. I, p. 16.

⁵⁰ Voir DAMASCIUS, 1964, p. 12, où Damascius distingue le Rien supérieur à l'Un et le Rien au-dessous de l'Un.

⁵¹ *Ekeino*: «Principe qui est au-de là de l'Un, on pourrait traduire: Lui» (note du traducteur), p. 16.